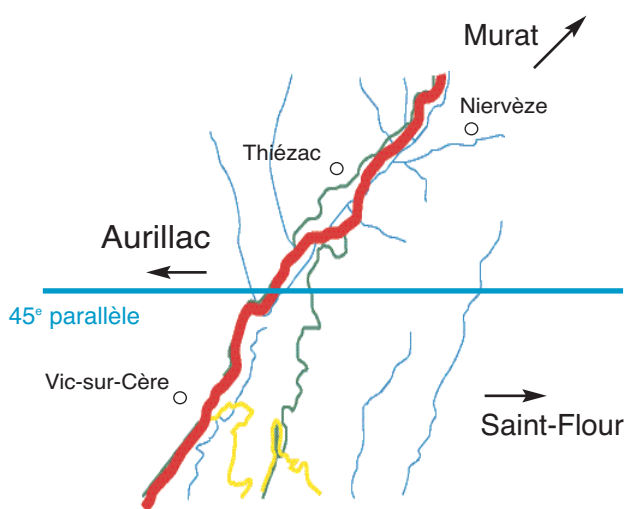




TEXTE : LAURENT BLANCHON / PHOTOS : VINCENT JOLFRE
DESSIN : ALAIN FREYDET



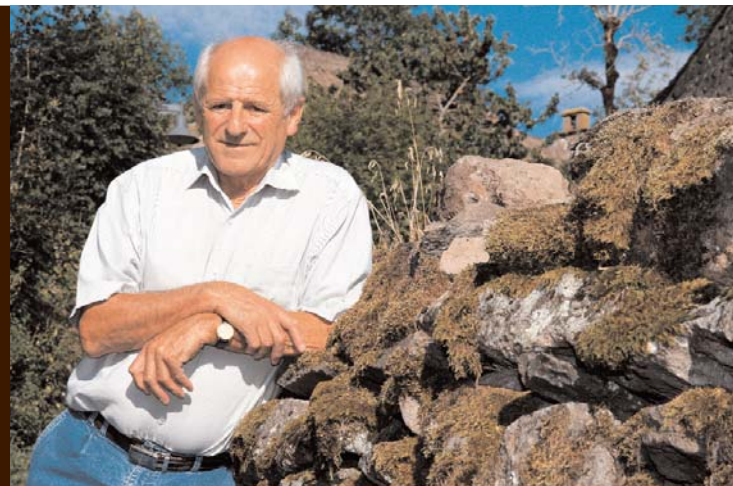
Le promeneur du 45^e parallèle

LE HAMEAU DE NIEREVÈZE (CANTAL)





■ Marie et Raymond Gaillard, 76 ans tous les deux. Les durs mois d'hiver, ils les passent au bourg de Thiézac. « On sait très bien qu'avec l'âge, à un moment donné, il faudra qu'on descende en bas », regrette Marie. Raymond, lui, se contente d'une moue qui en dit long... Le couple a passé toute sa vie à Nierevèze et peine à se faire à l'idée qu'un jour, il faudra partir...



■ Guillaume Laybros, 67 ans. C'est le maire de Thiézac ; il habite Nierevèze et il y est né. Il se souvient avec émotion du chemin de l'école qu'il empruntait matin et soir, 4 kilomètres à travers la campagne, en ski de fond les jours de neige. Son rêve, aujourd'hui : redonner vie à un buron et à la fabrication du bleu d'altitude comme il l'a appris, gamin, avec son père et sa mère. « Avec le confort d'aujourd'hui, non de non, ce devrait être possible ! »

Le ciel s'est assombri subitement, rendant au paysage toute la tristesse d'une pâle journée d'automne. Le vent emporte l'habit d'or des feuillus alentour et la version du *Prélude* de Jean-Sébastien Bach au piano que propose Frédéric Lodéon sur France Inter ajoute encore un peu à la mélancolie. Je quitte Nierevèze et le 45^e parallèle sur un vague sentiment. Amertume. Nostalgie. Impuissance. Vague à l'âme. Toute riche qu'elle est, la langue française ne m'apporte pas le terme adéquat. Jeannette Vours, 79 ans, a perdu son mari, Roger, en 2001. La solitude lui pèse, et cette maison coquette, avec son petit jardin et ses massifs de fleurs, qui lui a procuré tant de joie et d'agrément, est devenue une charge. Alors qu'elle parcourt d'un regard humide sa salle à manger, ses bibelots sur l'étagère, sa cheminée, ses photos encadrées, elle avoue, presque honteuse, qu'elle voudrait la vendre, cette maison. Enfants et petits-enfants l'en dissuadent pour l'instant. « On a trop de souvenirs ici, Mamie », lui répètent-ils. Ce à quoi elle répond, avec une extrême douceur et en haussant les épaules, que « les souvenirs ne font pas vivre ». Ce qu'elle voit, Jeannette, c'est qu'elle ne parvient plus à démarrer la tondeuse à gaz. Et qu'elle ne se résoudra jamais à laisser pousser la mauvaise herbe.

Habiter en bas ?

Du haut de ses 1 050 mètres d'altitude, au pied du puy Gros, le hameau de Nierevèze domine la vallée de la Cère. Ici, pas de château ni d'édifice remarquable, mais la beauté, brute, d'un village de montagne typiquement cantalou. Les mesures, imposantes, sont bâties en pierres de lave. Les façades au nord, à moitié enterrées, les protègent de l'écrin, la bise d'ici, rugueuse et piquante. Toutes les fenêtres s'ouvrent au sud, percées dans d'épaisses murailles, parfois doublées d'un mur frais, sans mortier. À l'année, Nierevèze ne compte plus que quatre habitants. Mais pour combien de temps encore ?

À l'aquò de Marilha — au village, toutes les maisons portent un nom en patois occitan — Jean-Marie Degoul, 86 ans, repousse l'échéance. « Ne lui posez pas la question des hivers ici, il ne veut pas partir », s'inquiète sa nièce, Simone Foussat. Chez Gaillard, à l'aquò de la Charle, Marie cuisine sur son fourneau, car avec le gaz, s'agace-t-elle, « on ne peut pas sortir discuter cinq minutes avec la voisine que c'est déjà rabiné [brûlé] ». C'est aussi le fourneau qui chauffe la maison. Et sortir pour aller au bois, le couper, le traîner jusque-là, ça devient dur. Accoudé sur la table, le bérêt enfoncé sur la tête, son mari Raymond, prostré devant son « 51 », se contente d'une moue qui en dit long sur l'inévitable dénouement. Avec l'âge (ils ont tous

« Ne lui posez pas la question des hivers ici, il ne veut pas partir... »



■ Une des maisons dont on a refait le toit de chaume, « mais pas selon la technique locale », peste Jean-Marie Degoul. L'ancien a formé le chaumier qui, à deux pas de là, a restauré la chaumière de Granier : bottes de 10 cm, liens de paille, épis têtes en haut...



■ Jean-Marie Degoul, 86 ans, en compagnie de Simone (sa nièce) et Roger Foussat (président de l'association « Nierevèze, hameau d'hier et d'aujourd'hui »). Les Degoul formaient une des cinq familles historiques du village. Chacune gérait une petite exploitation agricole avec un petit troupeau... Pas assez de bêtes pour produire du cantal, mais suffisamment pour un bon « bleu ». À tour de rôle, tous les deux jours, les hommes descendaient aux fromageries du village et à dos d'âne les fabrications familiales.



■ Jeannette Vauris a acheté, avec son mari Roger, une maison à Nierevèze en janvier 1983. Les Vauris font partie de ces familles qui, avec leur résidence secondaire, ont redonné vie au hameau. Son mari, décédé en 2001, a d'ailleurs longtemps présidé l'association du village. Désormais seule, Jeannette, qui habite Aurillac, éprouve des difficultés croissantes à entretenir sa coquette maisonnette. Et les visites des enfants et petits-enfants se font de plus en plus rares.

deux 76 ans), rester deviendra compliqué. Marie se risque : « Un jour, c'est sûr, on vendra pour habiter en bas. »

En bas, c'est Thiézac. Six kilomètres d'une route sinueuse à souhait, tracée et terrassée par des prisonniers allemands en 1947; goudronnée au début des années 1960. Guillaume Laybros est le maire de Thiézac. Et c'est le quatrième habitant permanent de Nierevèze. À l'aquò de Peschada, où il réside, comme en mairie, il se bat au quotidien pour la survie de son village.

Justin, De Gaulle, Tino

Les Gaillard, les Degoul, les Laybros... Trois des cinq familles historiques de Nierevèze. En précieux témoins, Guillaume, Jean-Marie, Raymond et Marie racontent l'histoire de leur village. Leurs visages s'illuminent à l'évocation de ce temps où les allées grouillaient d'enfants qui se retrouvaient pour jouer sur le *coderc*, la place centrale. C'est le chemin de l'école, quatre kilomètres à travers les bois, parcouru matin et soir, à pied ou à skis de fond, quand l'enneigement le permettait. C'est le travail de la ferme, avec la dizaine de vaches que possédait chaque famille. « Ici, rappelle Guillaume Laybros, on n'avait pas assez de bêtes pour faire du cantal, on fabriquait du bleu. » Tous les deux jours, à tour de rôle, un convoi d'ânes descendait les fromages (deux à trois kilos par famille) aux trois marchands de Thiézac qui affinaient et commercialisaient. « Chaque famille avait son âne », sourit Marie Gaillard. Celui des Degoul s'appelait « Justin », celui des Laybros « De Gaulle », celui des Gaillard « Tino », parce qu'il chantait tout le temps. Les convoyeurs, un sac tyrolien sur le dos, en profitaient pour remonter les courses des uns et des autres, non sans s'arrêter dans quelques-uns des nombreux bistros de la commune.

La vie de village était bien réglée, à Nierevèze. Elle avait ses litiges — « Ta vache broute mon herbe, ton piquet de clôture empiète chez moi », résume Jean-Marie Degoul — parfois tranchés, en cas d'impossibilité d'accord amiable, par le garde champêtre qui montait de Thiézac pour imposer son autorité. Mais elle avait, aussi, ses grands moments de solidarité. On tuait le cochon chacun à son tour, à quinze jours d'intervalle, pour se partager la ripaille et manger toujours frais. On déneigeait ensemble, parfois jusqu'à la nationale, comme au cours de cet hiver 1950-1951 resté dans les mémoires. « Pas un visiteur ne passait devant la maison sans qu'on lui paie un canon », se rappelle Guillaume Laybros.

« On tiendrait un café qu'on aurait moins de verres », disait sa mère... « Gosses, on n'a pas eu (ou peu) de loisirs, concède-t-il, mais on était heureux et notre travail était valorisé. À 12 ans, on savait déjà tout faire, conduire les vaches au pré, traire, cailler le lait, labourer... Et je peux vous dire que le fromage d'altitude n'était pas le même que celui du fond de vallée. »

Épis têtes en haut

Puis les temps changent. Les marchands de fromages se transforment en laiteries, toutes rachetées, petit à petit, par les grandes coopératives. La dernière, Chautard, résiste un peu avant de jeter l'éponge. On ne fabrique plus le fromage sur les hauteurs; les ânes transportent les bidons de lait jusqu'au point de collecte aménagé à Malbec, tout au bord de la nationale. Dans les années 1960, vivre de l'agriculture au village devient difficile. Un à un, les gamins des familles partent chercher une meilleure condition à la ville. « On a grandi dans l'idée de reprendre l'exploitation des parents, sauf que ce n'était plus possible, explique Guillaume Laybros. Il fallait pour s'en sortir toujours plus de bêtes, toujours plus de surface; aucun de nos pères ne pouvait nous inciter à rester. » C'est l'heure de la déprise agricole. Les fermes d'altitude sont abandonnées, vendues pour trois sous aux Aveyronnais qui les transforment en terres d'estives. La télé parvient jusqu'ici, fascinante au point d'en abandonner les parties de belote et les veillées communes. Et Nierevèze se vide de ses habitants au moment où le téléphone arrive, où le laitier se décide à monter, en jeep, pour collecter et où l'eau, enfin, coule au robinet. Cruel paradoxe. Aujourd'hui, seul Michel Gaillard, l'un des trois enfants de Marie et Raymond, conserve quelques terres d'élevage à

Nierevèze avec 70 vaches laitières, salers et montbéliardes. Quand Claude Lienhart, à Thiézac, demande où se trouve Nierevèze, on lui indique le chemin : « Allez jusqu'au hameau de la Goutte puis grimpez à pied. Les ânes montent, vous y arriverez bien ! » Claude habite Limoges et cherche un pied-à-terre proche du Lioran pour aller skier l'hiver. En 1964, il achète la maison des Laybros — l'aquò de Couire — pour en faire sa résidence secondaire. « La route n'était pas goudronnée, on allait chercher l'eau à la fontaine, mais on a été fascinés par cette vue fabuleuse sur la vallée de la Cère. » À Nierevèze, Claude Lienhart est un pionnier! Jeannette et Roger Vauris débarquent quant à eux en 1983 dans l'aquò de

Et Nierevèze se vida de ses habitants au moment où le téléphone arrivait et où l'eau coulait, enfin, au robinet.

Querona, qu'ils retapent et agrandissent dans le respect de l'architecture locale.

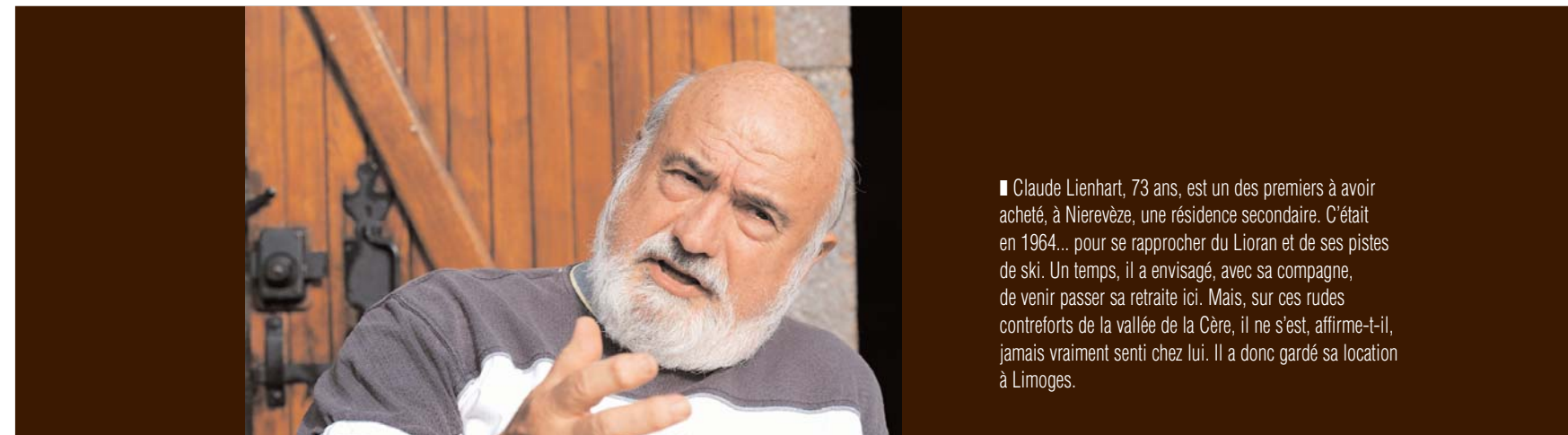
Sous l'impulsion des nouveaux venus, Nierevèze revit. Une association² naît en 1993 pour sauvegarder le patrimoine du village, dont le conseil d'administration est composé de tous ses habitants et propriétaires sans exception. Sous l'impulsion de Roger Vauris, qui en assura la présidence jusqu'en 2001, puis aujourd'hui de Roger Foussat, neveu de Jean-Marie Degoul, elle restaure la fontaine et le four banal qu'elle rallume toujours deux fois l'an, à l'occasion des fêtes du pays. Un de ses adhérents, Jean-Pierre Arnaud, remet en état l'un des cinq moulins qui jalonnaient jadis le cours du ruisseau de Nierevèze, en remontant le mécanisme de A à Z. Il l'ouvre et le fait fonctionner l'été, tous les jeudis après-midi. L'association contribue aussi à la rénovation de la chaumière de Granier, un modèle de ferme-bloc que le parc naturel régional des volcans d'Auvergne transforme en espace muséographique³ : on installe des bornes pédagogiques; on conçoit une mise en lumière. On rénove le toit de chaume selon la technique locale enseignée par Jean-Marie Degoul : les bottes à la bonne épaisseur (10 centimètres de diamètre environ) et serrées dans des liens de paille sont déposées épis tête en haut sur la rude charpente de frêne dont le bois, coupé à la bonne lune, est si robuste qu'on n'y planterait pas une lame de laguiole!

« Habiter ici toute l'année ? »
Mais vous n'y pensez pas !

En 2008, le parc naturel régional des volcans, qui finançait un accueil estival à la chaumière de Granier, se désengage de Nierevèze. Trop cher. « Granier était intégré dans un ensemble de huit maisons thématiques aménagées il y a une quinzaine d'années pour l'interprétation du paysage », explique la directrice du syndicat mixte du parc, Isabelle Blanc. « La

chaumière nécessitait un investissement important pour adapter sa muséographie; nous ne sommes pas en capacité financière de l'assurer, d'autant plus que ces structures n'entrent plus dans nos missions prioritaires. » Partout ailleurs, le parc a cherché et trouvé des partenaires pour prendre le relais, développer et assurer l'animation. Pas à Nierevèze... L'institution reste locataire dans l'attente d'une solution mais, « par souci de cohérence avec les décisions prises par ail-

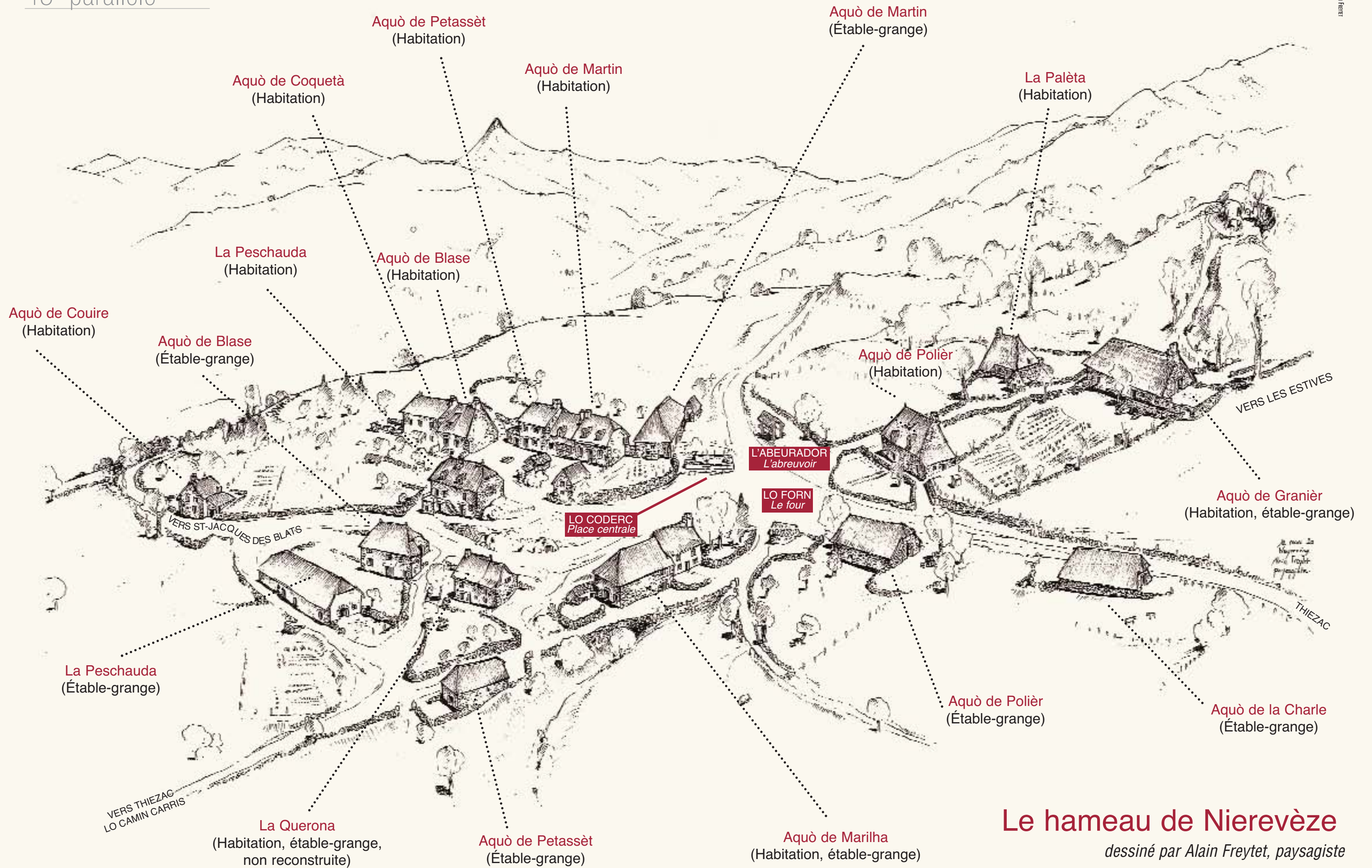
leurs », n'a pas reconduit l'agent d'accueil. Les propriétaires des résidences secondaires, eux aussi, prennent de l'âge. Habiter ici toute l'année? « Vous n'y pensez pas, c'est un enterrement de première classe! » s'exclame Jeannette Vauris qui, désormais seule, vit à Aurillac, est assidue à la gymnastique et suit des cours d'espagnol. Lèguer les demeures aux enfants? « Mon fils vit à Paris, il a un métier passionnant qui lui fait parcourir le monde, il ne viendrait ici que trois à quatre fois dans l'année, pas plus », exclut Claude Lienhart. Un temps, lui et son épouse (prénommée Claude, comme lui),



■ Claude Lienhart, 73 ans, est un des premiers à avoir acheté, à Nierevèze, une résidence secondaire. C'était en 1964... pour se rapprocher du Lioran et de ses pistes de ski. Un temps, il a envisagé, avec sa compagne, de venir passer sa retraite ici. Mais, sur ces rudes contreforts de la vallée de la Cère, il ne s'est, affirme-t-il, jamais vraiment senti chez lui. Il a donc gardé sa location à Limoges.

45° parallèle

© Alain Freyret



Le hameau de Nierevèze
dessiné par Alain Freyret, paysagiste

45^e parallèle

née à Paris et discothécaire à l'ORTF, avaient envisagé d'abandonner leur location à Limoges pour couler une paisible retraite à Nierevèze. Il dit avoir tout fait pour s'intégrer. « *On a tout mis dans notre maison, notre temps, notre argent, nos vacances. Je vote à Thiézac; je suis immatriculé en 15...* » Mais il regrette, malgré quarante ans passés au pays tous les week-ends et toutes les vacances, d'avoir toujours été considéré comme un étranger. Il a renoncé. Et comment voit-il l'avenir de Nierevèze, Claude? « *Je vis dans le présent* », élude-t-il. Et de se résoudre, après réflexion, à envisager le pire : « *Dans trente ans, ce sera peut-être un désert.* » Le tourisme? « *Ce pourrait être une piste, mais les cars ne montent pas jusqu'ici* », constate Roger Foussat. Guillaume Laybros, lui, refuse de jeter l'éponge. Il rêve de renouer avec la fabrication du fromage d'altitude, de revenir à un peu d'authenticité. « *Hier, les burons fonctionnaient sans aucun confort; aujourd'hui, ce devrait être possible.* » Et de susurrer que la collectivité, peut-être, pourrait impulser la démarche. En attendant, le maire a accueilli à bras ouverts un jeune couple, Maryline Lauzet et Bruno Vidalenc. Parents de petites jumelles, ils se sont installés à deux pas d'ici, au hameau des Granières, où la commune leur a goudronné un chemin d'accès. Tous deux sont

originaires de la vallée. « *Pour vivre ici, il faut être né ici* », confirme Maryline.

Que ce *Prélude* de Bach en *do* majeur est beau, sous les doigts virtuoses d'Hélène Grimaud! Sur la nationale 122 qui, telle une Route 66 entre l'Illinois et la Californie, semble traverser le Cantal en déchirant ses volcans, je songe à Nierevèze, à ses murs de basalte, à sa belle fontaine, à ses toits de chaume, à ses allées enherbées. Je revois le visage chaleureux des Lienhart, les sourires taiseux de Raymond Gaillard et Jean-Marie Degoul, les yeux bleus d'espoir de Guillaume Laybros, le dynamisme de Simone et Roger Foussat, l'émotion de Jeannette Vours... Amertume. Nostalgie. Impuissance. Vague à l'âme. ■

1. On aurait recensé jusqu'à neuf orthographes possibles pour désigner le hameau, chacun défend la sienne; nous avons choisi celle adoptée par la carte Michelin.
2. Association Nierevèze, hameau d'hier et d'aujourd'hui.
3. Le projet a été conduit par le parc naturel régional des volcans, avec le soutien financier de l'Europe (Feoga), l'État (FNADT), la région Auvergne, le conseil général du Cantal, la commune de Thiézac et la Fondation de France. La muséographie est signée Guy Brun (cofondateur et gérant de Mille lieux sur la terre).



■ À la croisée des chemins, le hameau de Nierevèze est aujourd'hui beaucoup traversé par les randonneurs... quand le temps est clément. Insuffisant, cependant, pour redonner vie au village. Une éventuelle tentative de développement touristique est déjà compromise par la route, trop sinueuse pour permettre aux cars de monter jusqu'au hameau.